

Quand il sera soldat

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **44 (1906)**

Heft 44

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-203762>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

on mort. Lo vu fère. Mâ, pas tant de détèrtin ! N'è pas pe dêfecilo à mè de fèze reveni Dzaquie à bin Djan, Nanette à bin Suzette, que Liaudi à bin Djan-Luvi... Voliâi-vo que ressucito... Djan-Luvi ? Quemet lài desâi-vo dza ? Djan-Luvi à Polâ, que l'è mort d'onna purmoni lài a dza on an.

— Estiusa mè bin, monsu lo màidzo, so lài fâ la Diustine, la vèva à Djan-Luvi ! L'ètai on bin boun'homme, cein l'è veré et tant que l'ari dâi jet dein la tita lo vu pliorâ, mâ vo faut pas lo ressucità, po cein qu'à la fin dau mâi vu posâ lo deu (deuil) et mè vu remaryâ avoué Pjero à Grand. No sein dza promet, m'a baillâ l'aliance.

— Eh ! que vo fède bin de mè lo dère, Diustine !... Eh bin ! adan, se ressucitàvo la Janette Bedan qu'on a enterrâ à la Tsandelauza !

— N'aussi pas lo bounheu, monsu lo màidzo, que sè met à bouèla Dzaquie Bedan. Janette ètai ma fenna. No sein restâ dhî z'an inseimblie, dhî z'an d'einfè, tot Rabattatsat lo sâ. Que la Janette reste iò l'è, l'è bin débarracha et mè assebin. L'ètai pî qu'on diâbllo, elia fenna, monsu lo màidzo, sè cotâve quemet on bourrisco, et tsaropa, et tsecagnâre, et choûma, et dêfrepenâie ! Avoué cein l'avâi dâu pâi dein lè man et onna leinga ! Onna leinga de vouïvra qu'arâi fè battre lo Moléson avoué la Tor de Gauza ! Eh mon Dieu ! se desé tot !...

— Mâ tot parâi...

(*La fin deçando que vint.*)

MARC A LOUIS.

Avec voüs de cœur. — Au café. Un pauvre infirme va de groupe en groupe solliciter la charité. Il donne à lire à chacun un écrit dans lequel sont énumérées toutes ses misères. Par-ci par-là, un consommateur lui glisse dans la main une piécette blanche.

— Allez vers ce vieux monsieur, là-bas, qui est tout seul à la table ronde, lisant son journal, fait un groupe de jeunes gens. Il est très riche. Il vous donnera sans doute un bon secours.

Le mendiant s'approche, humble et timide, de la personne indiquée et lui tend son papier.

Le vieux monsieur lance par dessus ses lunettes un regard au souffreteux, prend le papier et le parcourt machinalement. Puis, sans lever les yeux :

— Ah ! vous avez encore perdu un œil, mon pauvre ami ? fait-il.

— Hélas, oui, monsieur, je suis bien malheureux depuis que j'ai encore perdu cet œil.

— Je vous crois, mon ami, je vous crois. Oui... oui... reprend sur le même ton le consommateur, perdre un œil, c'est triste, bien triste... oui... oui... Eh bien, mon pauvre homme, ce n'est pas moi qui l'ai retrouvé.

Puis il rend le papier au mendiant et reprend la lecture de son journal.

Il en a vu bien d'autres. — Z..., le joyeux fêtard, est myope, comme chacun sait. L'autre jour, dans une réunion d'amis, il laisse tomber son lorgnon. On le cherche. On finit par le retrouver, une heure après, sur une chaise, et sous le scânt d'une jolie femme, qui s'était assise sans s'en douter. La dame s'excuse :

— Laissez donc, répond Z..., insouciant. Il en a vu bien d'autres.

Le bon ami à la Julie — Madame à sa domestique :

— Julie, qu'est donc devenu Martin, votre bon ami ? Il était tout le temps fourré dans votre cuisine ! Je ne le vois plus.

— Martin ne vient plus ici, il est marié.

— Marié ? Avec qui donc ?

— Avec moi, madame !

Croquis de vendange.

A LA VIGNE.

La vigne est envahie dès la première heure par les vendangeuses ; la joie au cœur, la riposte vive, elles caquètent, badinent, stimulées par les gros rires des « brantards » taquins qui disent de grosses et amusantes bêtises.

Mesurant de l'œil, tels des géomètres, ils placent leurs brantes au beau milieu de la cueillette et tout ce petit monde se met bravement à la tâche. Courbées en deux, ayant du cœur à l'ouvrage, les vendangeuses fouillent de leurs mains agiles les feuilles jaunies, coupant de leurs ongles ou du couteau les nœuds des grappes dorées, aux grains fermes, appétissants.

Les seilles s'emplissent si prestement que les hommes ont peine à les vider à mesure dans leurs lourdes brantes.

Quoique les doigts fassent diligence, les langues ne chôment nullement et les propos les plus divers éclatent en un concert assourdissant :

— Taisez-vous ! Elle a fini par se marier ! Ça m'étonne, depuis le temps que ça traînait !

— Jules ! Venez voir chercher ma seille, elle est pleine !

— Je voudrais bien savoir qui a laissé ce joli grapillon ! prononce la voix grave d'Ernest. Gare cette « remolée » !

C'est la tradition. Le plus petit grain oublié au cep après le passage est puni d'un gros baiser.

Le « brantard » s'avance fièrement, essuie ses moustaches d'un vaste revers de manche...

...L'amende est payée.

— Charette ! Vous piquez pire qu'une brosse à risette. Une autre fois, pour les vendanges, faudra vous faire raser !!

— Hé, là-bas, c'est bon ce commerce ! Regardez voir cette affaire ! Octave qui embrasse toujours la même !!

Un « brantard », jeune blondin aux yeux vifs, un peu farceur, fait mine de chercher les « grapillons » oubliés mais... les sort simplement de la poche de son tablier vert et fort souventes fois bêcote une petite boulotte à la mine polissonne.

Enfin, la « bossette » est pleine... Une voix éraillée crie du fond de la vigne : Allons faire les « dix-heures » !

AU PRESSOIR

— Bovard ! Amène-me voir ce palançon !

Les deux hommes de la « manivelle » s'arqueboutent et tournent vigoureusement. La corde, pareille à un gros serpent paresseux, s'enroule en gémissant et en craquant autour de la grosse pièce de bois verticale, entraînant la palanche...

Dans la « tîne », le moût jaunâtre, boueux, mais de saveur exquise, s'écoule à plein goulot.

Un groupe de bambins entre au pressoir. Ils sont inquiets et supplient sur des tonalités différentes, cherchant à convaincre, par des phrases très éloquentes, flatteuses, une fillette tenant un verre des deux mains :

— Dis ! Donne-m'en encore un, j'en ai bu que trois !

— Toi t'en auras plus, vous avez des vignes !!

— Si tu m'en donnes un verre, tu pourras venir te balancer dans notre jardin.

— Quand il coulerait de ça à la grosse fontaine, est-ce que tu aimerais ? dit un petit philosophe, se tenant à l'écart et semblant absolument détaché des biens de ce monde.

Un moutard — cinq ans au moins — très pratique, ne dit mot, mais plonge sans cesse... une boîte à sardines vide dans la tîne et boit gloutonnement. Pas socialiste pour un sou ; il tourne le dos à ses petits camarades.

...Les vigneron, manches retroussées, chemise ouverte sur la poitrine bronzée, puisent,

enfouissant leur « seillon » dans le futur « nectar » et remplissent la brante en ayant soin, afin que le précieux liquide ne se perde pas, de poser une « bavette » entre la tîne et la brante. C'est souvent un écriteau de fer-blanc recourbé... vantant l'excellence d'un *stimulant* quelconque, que la « bavette ».

Scrupuleusement, chaque versée dans le tonneau est notée d'un trait à la craie.

Quoique l'heure soit fort avancée, tous travaillent encore bravement.

Mais le vigneron, content, voyant ses pénibles travaux de toute l'année enfin récompensés par la quantité de la récolte, prononce, bonasse :

« Assez pour aujourd'hui, les enfants ! Allons coucher ! »

Il lampe encore un verre, fait claquer sa langue et, heureux, clame bien fort :

— Tonnerre !! Ça sera une « rude fine goutte ».

Octobre 1906.

FRANCIS PASCHE

La dispute confessionnelle. — Deux bambins pas plus haut qu'une botte, l'un catholique, l'autre protestant, se mêlent déjà de disputer sur les mérites de leur confession.

— Vous êtes des chrétiens de rave, vous autres protestants, vous n'avez pas même la sainte Vierge dans votre église !

— Oui, répond le protestant, mais nous avons M^{me} la ministre, et pas vous !... Bien fait ! bien fait !

Quand il sera soldat. — Le petit Marcel est très paresseux. A sept ans passés, on est obligé de l'habiller comme un bébé. Sa bonne lui en fait le reproche :

— Comment feras-tu, quand tu seras soldat ?

— Tous les soldats ont des bonnes.

La semaine-atractions.

Théâtre. — Demain soir, dimanche, le théâtre nous donnera les *Deux Orphelines*, un drame dont les ans n'ont pas affaibli le succès, et *Asile de Nuit*, un acte très amusant de Maurey. — Mardi, soirée très amusante, *La Famille Pont-Riquet*, comédie en trois actes de Bisson. Partout où elle fut donnée, cette pièce spirituelle a toujours obtenu un succès de fou-rire. — Jeudi prochain, *Vieil Heidelberg*, de Wilhelm Meyer-Förster, traduit de l'allemand. Cette pièce est le grand succès du Théâtre Antoine et nous savons que notre directeur l'a montée avec beaucoup de soins. Deux décors nouveaux.

*

Kursaal. — De succès en succès ; de mieux en mieux. Pour la semaine courante, qui a commencé hier, le Théâtre des Variétés a composé un programme tout nouveau. *La Capelli*, chanteuse internationale ; *Tom Milford*, imitateur excentrique ; *Maud et Gill*, acrobatie avec chiens ; *Les trois Viévilles*, voltigeurs dans les mains ; Vues nouvelles au vitographe. — Enfin, deux comédies, *Le dîner de Pierrot*, 1 acte en vers de Bertrand Millanvoye, du répertoire de la Comédie française, et *Hôtel, Casino, Jeux, etc.*, de Hugues Delorme, une pièce très amusante.

*

Théâtre du Peuple. — Nous avons eu hier soir, au Théâtre du Peuple, une très intéressante représentation de deux pièces toutes nouvelles pour Lausanne : *Les Tabliers blancs*, de Bénéier, et *L'Hospitalité*, de Millières. Interprétation et mise en scène étaient fort bien. Les applaudissements chaleureux qui ont accueilli nos artistes-amateurs nous autorisent à prédire de nouvelles représentations de ces deux pièces..

C'est un ami toujours fidèle

de l'estomac et des nerfs que le café de malt Kathreiner. Il n'excite pas, il n'irrite pas et est toujours également savoureux et salubre.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard,
AMI FATIO, successeur.